



Juré, craché!

Danièle Vallée

Indociles

ROMAN

JURÉ, CRACHÉ!

DE LA MÊME AUTEURE

Sous la jupe

Tableaux de Suzon Demers
Ottawa, David, 2013.

8850 (récit d'aventures)

Ottawa, Sans limites, 2008.

Langue de poche (récit graphique)

Illustrations de Christian Quesnel
Gatineau, Studio Premières lignes, 2007.

Manche-De-Pelle (plaquette graphique)

Dessins de Christian Quesnel
Gatineau, Studio Premières lignes, 2005.

Le D2UX (nouvelles)

Tableaux de Christian Quesnel
Ottawa, David, 2004.

Debout sur la tête d'un chat (recueil de contes)

Tableaux de Virgini Bédard
Ottawa, David, 2002.

Le Café de la Bonne-Femme-Sept-Heures (roman)

Ottawa, Le Nordir, 1998.

La caisse (recueil de contes)

Tableaux de Cécile Boucher
Ottawa, Vermillon, 1994.

Danièle Vallée
Juré, craché!

ROMAN

Indociles

L'auteure tient à remercier le Programme de financement des arts de la Ville d'Ottawa et le Conseil des arts de l'Ontario pour leur appui financier. Elle remercie également Jacques Côté pour sa lecture de la première version du roman.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Vallée, Danièle, auteur

Juré, craché! : roman / Danièle Vallée.

(Indociles)

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-89597-666-0 (couverture souple). —

ISBN 978-2-89597-701-8 (PDF). —

ISBN 978-2-89597-702-5 (EPUB)

I. Titre. II. Collection : Indociles

PS8593.A533874J87 2019 C843'.54 C2018-906271-1
C2018-906272-X

Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 1^{er} trimestre 2019

Nous remercions le Gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville d'Ottawa pour leur appui à nos activités d'édition.

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

Ottawa

*Mes racines sont au Québec, mais
mes feuilles tombent en Ontario.*

Dernier recours

L'abandonner ou le séquestrer ? Le quitter et me tenir debout ? Le garder et croupir à genoux ? C'est à sept ans que je me suis mise à l'aimer d'un amour fragile et solide tout à la fois. À l'aimer sans relâche et malgré tout. Il y a onze ans aujourd'hui que je l'aime passionnément, viscéralement. Onze ans d'amour. Fiançailles de corail. Pourtant je n'ai pas encore réussi à le libérer pour qu'il prenne la fuite avec moi à pied, à cheval ou en décapotable. Il est enchaîné à une divinité qu'il respecte ou qu'il craint. Il lui a vendu son âme. Il en a perdu la tête, et Dieu, la clé. À Lui, je ne cesse de le réclamer. Invocations, prières, adorations, supplications, agitations de rameaux. Sans triomphe. Dieu est un geôlier sans merci.

Romain a juré, Lui a garanti son existence entière. Il est fidèle à son serment, à sa mission. Moi, Camille, j'ai sacrifié mon enfance à ce prêtre. Mon adolescence aussi. Ma vie adulte, on verra. En échange, il m'offre sa complicité et son affection fraternelle. Moi, j'exigerai sa connivence intime et ses caresses charnelles. Rien de moins. J'ai dix-huit ans. Il a trente-cinq ans. Notre dernière heure arrive et je dois faire sauter la barricade ecclésiastique. J'en ai assez de mes rêves qui, déshabillés, ne sont plus que de vulgaires illusions. *Il y a longtemps que je t'aime.*

Tirelires de porcelaine

Je ne suis pas allée à l'école ce matin. J'ai sept ans. Le chiffre chanceux et l'âge de raison. J'ai donc droit à la confession, comme à dix-huit ans j'aurai droit à la boisson. C'est la loi.

C'est très intimidant, la première confession ! Comme toutes les subséquentes, d'ailleurs. D'abord, il y a l'odeur de l'encens qui se mêle à la mauvaise haleine du confesseur et les deux empestent dans cet isolement exigü où, agenouillé, le nez collé à un grillage de bois, on reconnaît à peine les traits du prêtre. Ce carrelage embrouille. On dirait l'assemblage d'un casse-tête vivant. Voilà sans doute pourquoi on a plaqué son nom sur la porte du confessionnal. MONSIEUR L'ABBÉ DUTIL. Ensuite, il y a la liste des péchés à confesser, qu'il faut dresser et surtout bien mémoriser pour les régurgiter d'un trait, afin de sortir de cette souricière le plus vite possible. J'imagine le confesseur comme une tirelire avec une fente sur son dos. Un cochonnet de porcelaine dans lequel les pauvres pécheurs insèrent leurs sous noirs crasseux, ternis, indésirables. Un cochonnet qui engraisse, mais qui ne peut se vider de sa lourde charge sans qu'on le fracasse. Les confesseurs, tous des cochonnets de porcelaine noire.

Mais ne pénètre pas dans un confessionnal qui veut. Il y a des règles. Il faut avoir au moins une faute sur la conscience, une vraie. On ne passe pas

derrière l'épais rideau du repentir en se vantant d'avoir l'âme blanche. Ça ne se fait pas. Quand le rideau se lève, il faut déclamer, comme au théâtre.

Pour une fille, la première fois qu'on se confesse, c'est comme perdre sa virginité. Il faut s'ouvrir devant un homme et lui donner l'impression qu'il nous fait du bien. Cette première fois, j'ai été maladroite. J'avais peur dans le noir, malgré une veilleuse faiblotte au plafond. Le son tranchant d'une guillotine qu'a répandu le prêtre en ouvrant le guichet du confessionnal m'a terrifiée. J'ai perdu mes moyens et ma liste de péchés. Déstabilisée, j'ai avoué des fautes que je n'avais même pas commises. Je me suis alors accusée au hasard d'avoir menti, de m'être querellée avec mon frère, d'avoir désobéi à ma maman. « Mon père, je m'accuse... » Il écoutait sans broncher, les yeux mi-clos, le menton appuyé dans sa main droite. Il m'a donné l'absolution et une pénitence en bâillant dans sa main gauche tout en consultant sa montre de biais : trois prières que j'ai récitées devant l'autel, les mains jointes, affligée comme une madone, avec le ferme propos de ne plus recommencer. Je suis partie, l'âme blanchie à l'eau bénite par MONSIEUR L'ABBÉ DUTIL, comme c'était écrit sur la porte du confessionnal, en me demandant tout de même s'il avait un prénom. Heureusement pour moi, Dutil n'avait pas mauvaise haleine. Maman, elle, va toujours se confesser au curé même s'il pue des dents, comme elle dit. Elle croit que l'absolution du curé est plus méritoire que celle d'un vulgaire petit vicaire élevé sur une ferme. Jugement. Retour en classe.

Pauline et Romain

En deuxième année, titulaire : mère Sainte-Pauline. Elle est douce. Chaste. Vierge. Elle est pâle, mère Sainte-Pauline. Un visage pâle, diraient les Peaux-Rouges. Ainsi décrit-on les Blancs dans les films de cow-boys américains, mais pas dans mon *Histoire du Canada* écrite par les Frères des Écoles chrétiennes, ceux-là même qui, aujourd'hui, réécrivent l'histoire de nombreux enfants violés et violentés, Peaux-Rouges autant que Visages Pâles. Les religieux sont *prismacolor*, comme c'est écrit sur ma boîte de crayons à colorier. Les boîtes de Prismacolor viennent en différents formats : huit, douze, dix-huit, vingt-quatre, trente-six, quarante-huit, ou soixante-douze crayons à colorier multicolores. Les enfants aussi.

Mère Sainte-Pauline est une sœur blonde sous son voile noir à pignon blanc. Même si sa coiffe lui couvre la tête jusqu'à mi-front, je la devine blonde. Quand elle est fatiguée ou qu'on l'énerve, nous les petits, ou bien quand elle a chaud l'été sous sa robe en bure, du revers de la main, impatiente, elle repousse sa coiffe pour prendre un peu l'air et là, sur ses tempes, apparaît une étroite bordure dorée. Elle a les yeux bleus. Une blonde aux yeux bleus, mère Sainte-Pauline. C'est si rare et tant prisé, une vraie blonde aux yeux bleus : pourquoi se déguiser en corneille ? C'est mal d'enfourer ses

talents. Je connais la parabole. Et pourquoi s'est-elle faite religieuse, cette belle Pauline ? Pour expier une faute grave ? Ou peut-être ses parents l'auraient-ils offerte à Dieu en échange d'un enfant mâle, eux qui n'avaient malheureusement engendré que des filles. Femelles 8, Mâles 0. Blanchissage. Papa incapable ? Non, maman coupable, au point de constamment s'en frapper la poitrine, tant de fois pétrie par les mains du papa. Mère Sainte-Pauline nous a révélé que le jour où elle a prononcé ses vœux perpétuels, sa mère avait accouché d'un neuvième enfant, un beau gros garçon. Dieu a remboursé les parents. Équité. Leur aînée a servi de dot. Chasteté, pauvreté, obéissance étaient inscrites sur la facture. Troc.

Elle sent l'empois et le fer à repasser, mère Sainte-Pauline. J'aime frôler sa longue jupe noire. J'aime quand son voile tombe sur mon épaule, si elle se penche sur moi pour m'aider à mieux former mes *g*. Je ne sais jamais de quel côté leur croiser la patte. Je confonds les *g* avec les *q*. Ses cheveux sont-ils longs, courts, ou simplement rasés ? Elle aime bien l'abbé Dutil, Romain de son petit nom, m'a-t-elle révélé. Lui, il a le teint foncé, les cheveux et les yeux noirs. Il est beau pour un adulte. Sportif et souriant, « bien bâti », disent les paroissiennes qui se ruent à l'assaut de la balustrade quand il donne la communion et leur frôle la langue de son pouce. C'est le vicaire attitré de l'école des filles et l'aumônier des scouts. Il me plaît. Parfois, il a l'air songeur et ça lui va bien. Je l'aime beaucoup. Et de plus en plus, mon cœur bat pour lui. Quand il sourit, il rayonne. La blonde

Pauline aussi. Dans la paroisse, on jase. On susurre qu'il a vingt ans, le vicaire. Faux d'admettre qu'il en a vingt-quatre. Les commères s'amuse. Ça me fait plaisir qu'il ne vieillisse pas. J'arriverai bien à le rattraper. Marathon.

Moi, je vais monter de grade. Je passerai en troisième, en quatrième, et rapidement en sixième, si je travaille fort et saute la cinquième année. Mère Sainte-Pauline, la pauvre, va toujours demeurer en deuxième année. Ça me chagrine. L'abbé Dutil et mère Sainte-Pauline sont mes religieux préférés. Ils ne sont pas encore contaminés par les vieux croûtons faussement dévots qui ont toujours le chapelet à la main et un crucifié pendu à leur cou. Les paupières mi-closes, ils se signent à répétition. Du poing, ils se heurtent le poitrail tant ils sont oppressés de remords. « Faire sortir le méchant », dit maman, qui a plein de phrases célèbres dans la tête qu'elle nous balance pour nous bloquer la réplique. Confucius est son idole.

Ils sont beaux et jeunes, Romain et Pauline. Ils ne savent pas encore qu'ils vont mourir d'inanition à force d'éviter de mordre dans la vie, peu importent les poisons qu'elle camoufle. Mort aux rats.

Quand Pauline et Romain parlent ensemble et qu'ils rient un peu trop fort, j'ai toujours l'impression qu'ils vont se mettre à danser le rock'n roll. Je ne suis pas jalouse de Pauline, car je sais que Romain et elle sont des aimants qui se repoussent. Ils ne commettront pas de péchés d'impureté. Ils ont prononcé des vœux blindés et ils sont sous la haute surveillance de l'œil de la Providence dans

son triangle. Ils obéissent à ce Cyclope. Mais moi, un jour, je serai impure comme la plupart des femmes. Romain, je veux l'épouser. Je le prononce officiellement : oui, je le veux, et je l'aurai même si je dois prendre le voile. Bon Dieu, ça t'ouvrira les deux yeux bien grands !

Nonnette à cornette

«Les bonnes sœurs», c'est ainsi qu'on appelle ces épouses du Très-Haut. La première fois que j'ai rencontré une bonne sœur en chair, en os et en habit de nonne, c'était sur la rue Wellington dans la ville où je suis née. Une religieuse taciturne attendait l'autobus. J'étais avec maman qui l'a reconnue. C'était sa cousine. Moi, je ne savais pas que les religieuses avaient des cousines.

Je venais d'avoir cinq ans et j'avais peur des sœurs à cause de leur accoutrement de sorcière. Maman me l'a présentée fièrement : « Sœur Marie-Léonce. C'est ma cousine, tout comme Carole est ta cousine à toi du côté des Godbout. Dis-lui bonjour. » Maman s'en faisait une gloire de ce lien de parenté. J'ai frissonné, ma lèvre inférieure a tremblé et je me suis cachée derrière maman qui a eu honte de moi. La sœur cousine était visiblement soulagée que je me dissimule derrière maman parce qu'elle ne savait pas quoi dire à une enfant, vu qu'elle n'est pas une maîtresse d'école, mais juste la sœur cuisinière du couvent qui ne converse qu'avec ses casseroles. L'autobus est arrivé. Marie-Léonce a disparu et, moi, je suis réapparue.

Peut-être pour me reconforter, maman m'a ensuite amenée boire une liqueur aux fraises, baptisée « fraisine », à la Biscuiterie moderne, toujours sur la rue Wellington. Gourmandise. Nous nous

sommes assises à une table, chacune sur notre banquette, maman devant la vitrine donnant sur la rue, moi en face de celle donnant sur la ruelle et ses ordures. Une paille rayée rouge et blanc insérée entre les lèvres, dégustant ma fraisine, je pensais à Marie-Léonce, me convainquant que cette fameuse parente n'avait donc pas eu de chance de venir au monde vieille, vilaine, religieuse et cuisinière de surcroît.

Ce soir-là, j'ai eu du mal à m'endormir. La liqueur, comme la sœur, m'était restée sur le cœur. La bonne sœur Marie-Léonce était dans ma chambre. J'entendais sa lourde jupe froufrouter d'un mur à l'autre en frôlant les meubles. Je tremblais dans mon lit. Je la sentais. Une odeur de soupe au chou envahissait mon espace.

Maman m'avait fabriqué une petite étagère avec une caisse d'oranges vide que l'épicier voisin, monsieur Rosa, lui avait offerte et qui me servait d'armoire de fortune pour ranger mes caleçons, mes bas et mes pyjamas. Maman l'avait installée à la verticale le long du mur à côté de la fenêtre, en avait sablé les planchettes rugueuses, et l'avait agrémentée d'un petit rideau de coton imprimé d'un champ de marguerites dont les boutons jaunes s'agençaient à la teinte de cette armoire peinte en jaune serin. Dès que je venais pour m'assoupir, j'apercevais la minuscule cousine religieuse de maman écartant le rideau et sortant de la caisse lentement. Tout en grossissant démesurément, elle venait vers moi dans l'obscurité pour me faire je ne sais quoi. Je criais d'effroi. Alors maman accourait

Juré, craché !

me rassurer et branchait une veilleuse dotée d'une ampoule ronde et jaune qui me rappelait les boutons des marguerites étampés sur le tissu du rideau. Quand la veilleuse était allumée, la sœur restait cachée dans l'étagère comme un vampire effrayé par la lumière crue.

Trêve de cauchemar, retour au quotidien.

L'oculiste

Donc, ce matin-là de mes sept ans, je ne suis pas allée à l'école, parce que papa devait m'amener chez l'optométriste ou l'oculiste, ce n'était pas important de préciser. Nous avons un rendez-vous inscrit sur le calendrier à la page du chat qui se lèche la patte. Papa ne savait pas comment qualifier ce drôle de docteur des « zyeux », mais il savait qu'il soignait les maladies des yeux, même les croches comme les miens. Il m'avait dit que peut-être l'optométriste ou l'oculiste pourrait les redresser. J'avais peur, mais j'avais confiance en papa. Pourtant quand je voyais papa redresser des vieux clous rouillés à coups de marteau, je m'inquiétais un peu. Pour me reconforter, maman répétait que les docteurs étaient là pour nous ausculter, nous tâter, pour voir où ils pourraient nous soigner.

« Cherche “ausculter” dans ton *Larousse des débutants*. »

J'ai cherché, j'ai trouvé. *Ausculter* : le médecin ausculte les malades, il écoute les bruits de la respiration ou du cœur. Et les yeux, dans tout ça ? Papa a dit « Viens-t'en ! », pour prévenir d'autres fouilles inutiles dans le dictionnaire.

Le docteur ausculteur des « zyeux » s'appelait DOCTEUR J. BACHAND, OCULISTE. C'était imprimé en lettres dorées et majuscules sur la vitre de la porte du rez-de-chaussée donnant sur

le trottoir. Son bureau était situé en haut de la ferronnerie selon papa, ou quincaillerie selon maman. Drôle de lieu pour un bureau de docteur. Nous sommes entrés dans la salle d'examen et, dix minutes plus tard, le docteur Bachand annonçait à papa que j'avais un œil paresseux et qu'il faudrait tenter de le faire travailler pour corriger le «stra-quelque chose», un mot que je n'ai pas saisi, mais un mot redoutable que papa n'arrivait pas à prononcer. L'oculiste le lui a écrit sur un bout de papier pour qu'il le montre à maman qui, elle, comprendrait. Elle était allée à l'école plus longtemps que papa. Ce mot se terminait en «isme».

Moi je ne connaissais qu'un mot finissant par *isme* et c'est civisme, parce qu'on l'avait appris la semaine précédente et qu'il en était question dans mon livre de bienséance qui expliquait comment vivre poliment et avoir de bonnes manières à table. Seule maman connaissait le mot «strabisme» dans notre famille, parce que ma mère est très intelligente, vu qu'elle a une cousine religieuse qui fait la cuisine au grand couvent des sœurs, pas cloîtrées, mais pas libres non plus.

Le docteur a aussi dit à papa que si mon œil gauche ne se corrigeait pas et n'arrivait pas à suivre l'orientation de l'autre, je devrais subir une opération. Il a ajouté en fixant papa avec ses gros yeux comme deux cibles bien centrées au milieu de ses lunettes épaisses, qu'on me couperait le nerf de l'œil pour le raccourcir et qu'on ferait un nœud avec les deux bouts du même nerf pour qu'il garde bien mon œil dans sa mire. À moi, il n'a rien dit. Il pensait

que mon œil croche me rendait sotte, mais j'ai tout compris. Ce n'est pas parce qu'on a un œil déviant qu'on est sot. J'aurais dû répliquer et, tant qu'à faire, lui dire que ça sentait la ferraille, la peinture et le clou rouillé dans son bureau, odeurs qui provenaient de la ferronnerie au rez-de-chaussée. Je me suis tue à cause de la bienséance et du civisme.

Donc, le docteur-oculiste que papa appelait le « doc Ulysse » pour se moquer, a insisté et répété que si mon œil gauche ne se corrigeait pas et ne se mettait pas au pas pour suivre le droit, il faudrait sérieusement songer à la chirurgie. Et aux armes, bistouri! (Larmes, quant à moi... et je ne ris pas!) Pour que papa comprenne bien, il a ajouté : « ... une opération, vous comprenez ? » Il ne faut pas penser que papa est ignorant parce que maman se croit intelligente. C'est que lui, il n'aime pas les mots, surtout ceux qui sont longs inutilement ou qui finissent en « isme » ou en « ique ». Papa préfère les outils, la pêche et la chasse aux grammaires et aux dictionnaires. C'est pour ça qu'ils font un beau couple. Ils sont compatibles. Maman fait la fière quand elle déniche un mot savant qu'elle peut placer dans la conversation avec ses belles-sœurs et lui, papa, il fait le fier quand il peut placer deux belles truites sur la table devant ses beaux-frères. Ils sont complémentaires, comme dit mon oncle qui est échevin et directeur de la prison municipale avec son air hautain de « je-suis-le-seul-professionnel-dans-la-famille ». Infatuation.

L'oculiste parlait de mon œil croche comme s'il le tenait entre le pouce et l'index et il mimait le

geste de le montrer à papa. Moi, il ne me regardait jamais. J'ai touché mon œil gauche qui pleurait et à ce moment précis, le docteur qui serrait mon œil invisible entre son pouce et son index droits m'a tendu un papier-mouchoir de sa main gauche en me disant : « Faut pas pleurer pour ça, tu es une grande fille. » Je ne pleurais même pas ; c'était mon œil gauche qui dégouttait à cause du liquide que le docteur m'avait introduit entre les paupières avec son compte-gouttes pour dilater ma pupille. Je ne me suis pas défendue. Politesse oblige. Je louchais, mais je voyais clair.

Le docteur a dit qu'il n'y avait pas de miracle possible. Il était sans doute de connivence avec le dieu des « yeux ». Puis, comme un magicien, il a proposé une solution réconfortante. Il a décrété que si tous les jours je bloquais mon œil droit avec une cuillère à soupe pour lire et forcer mon œil à décrypter les mots, ça pourrait aider. Il avait dit « décrypter ». Je ne l'ai jamais oublié. « Décrypter ». C'était même dans mon *Nouveau Larousse des débutants*. Papa a tout rapporté à maman qui, à partir de ce moment-là, me forçait à m'asseoir sur la galerie pour décrypter des mots au loin. Je bloquais mon œil droit et je tentais de lire les adresses sur les maisons, le nom des rues et, plus loin, les publicités affichées sur l'édifice de la pharmacie ou encore le nom des deux usines qu'on apercevait de chez nous et les marques de voitures ou les numéros des plaques. Rien à faire. Mon œil gauche lisait les petits caractères, même l'anglais, mais il refusait de

s'aligner avec le droit. Il aimait la crocherie, mon œil gauche.

Après ces séances de lecture imposées, j'avais toujours mal à la tête et je courais vers le miroir pour vérifier si mes deux yeux étaient centrés, mais pas de chance. J'ai donc abandonné les exercices. De toute façon, moi je ne me voyais pas. Pourquoi alors m'infliger ces « décryptations » quotidiennes ? Je ne voyais mon strabisme que dans le regard des autres, quand mes compagnes de classe me disaient : « C'est dommage que tu louches. » Ou : « T'es pas chanceuse d'avoir les yeux croches. » Ou les garçons : « Peut-être que t'es belle, mais on le voit pas à cause de tes yeux qui regardent de travers. » Ou encore : « Est-ce que ça fait mal, des yeux loucheux ? » Mortification.

Le docteur a dit « Au revoir ! » Papa aussi, mais pas moi. J'étais bien élevée. Je savais qu'un enfant ne parle pas à un adulte, si l'adulte ne s'adresse pas à lui d'abord. Avant de sortir du bureau, papa s'est retourné vers le docteur qui tenait la porte derrière nous et a dit : « C'est dispendieux la "chir" ..., je veux dire l'opération ? »

Mes parents n'avaient pas les moyens de déboursier mille dollars pour un œil croche à la vision presque parfaite. Ils s'étaient habitués à ma physionomie de loucheuse. D'autant plus qu'un de mes cousins l'avait subie sans succès, cette fameuse opération. Ma tante Paulette nous avait montré des photos « avant » et « après » la tentative de correction de l'œil de mon cousin Pierre. Verdict : il était identique sur les deux photos. Il louchait à

la perfection et plus que moi. Papa a dit qu'il n'avait pas d'argent pour l'opération du stra... Il a regardé sur son bout de papier et a prononcé strabisme en appuyant sur le « bisme ». Ça m'a rassurée. Papa était aussi brillant que maman et beaucoup plus comique.

Donc, ce matin où l'optométriste-oculiste nous a divulgué son savant diagnostic, je ne suis pas allée à l'école parce que le rendez-vous était à 10 h 30 et que maman voulait que je prenne mon bain avant d'aller chez le docteur qui n'en avait que pour mes yeux. Pourquoi donc le bain intégral ? Hygiène oblige.

L'après-midi, l'école commence à une heure moins le quart. Papa et moi revenons de la clinique à « zyeux » à une heure. Je mange en vitesse mes carottes en rondelles et ma boulette de viande hachée et je repousse les affreuses patates. Je les ai en horreur, mais maman m'en sert toujours au cas où le goût me viendrait. Moi, je ne veux pas qu'il me vienne, le goût. Maman a jeté les patates à la poubelle et m'a pressée de me rendre à l'école avec un papier dûment signé pour motiver mon retard.

Va pour la course contre l'horloge encastrée dans la tourelle de la caisse populaire.

Table des matières

Dernier recours	7
Tirelires de porcelaine	8
Pauline et Romain	10
Nonnette à cornette.....	14
L'oculiste.....	17
L'accident.....	23
L'année chanceuse.....	36
La chique rose.....	41
Coffre aux trésors	45
L'oncle	48
Le monarque	55
Bijou d'enfant.....	60
Délatrice	65
La leçon	68
Les fiancés	72
Le poisson rouge	74
Face de sœur.....	79
Kamikaze	86
Œil pour œil	92
<i>Me in the USA</i>	98
Tentatrice	107
Scandale	109
Arnaque	113
Un héros	122

Heureuse élue	124
Des yeux noisette.....	132
Complicité.....	147
Une belle visite	150
Deuxième appel	156
<i>Strawberry fields</i>	160
Haut les mains!	166
Rendez-vous doux-amers.....	170
Pop-corn.....	173
La petite valse	176
Caducité.....	180
Pot-de-vin	185
L'homme en liberté.....	189
Pas à pas	191
Vedettariat.....	193
Rage au coeur.....	195
Évasion	198
Jonas ou Moïse?.....	201
<i>Love me</i>	216
Escapade	222
Cœur de pierre.....	230
Tout m'est permis	234
Point d'orgue	236

Indociles

Le tiers exclu
Une irrésistible envie de fuir
CATHERINE BELLEMARE

mépapasonlà
ALAIN PIERRE BOISVERT

Un bon jour,
il va bien falloir faire quelque chose
ALAIN CAVENNE

Les lectures terminales
JEAN DUMONT

Le bonheur est un parfum sans nom
Pour l'amour de Dimitri
DIDIER LECLAIR

Je l'ai écrit parce que j'avais besoin de vivre
ÉMILIE LEGRIS

Hubert, le restavèk
GABRIEL OSSON

Entre l'étreinte de la rue et la fièvre des cafés
PIERRE RAPHAËL PELLETIER

Tango tatouage
JEAN PERRON

Le legs d'Eva
WAUBGESHIG RICE

Xman est *back* en Huronie
JOËLLE ROY

Juré, craché!
DANIÈLE VALLÉE

Image de couverture: © Sergey Nivens | Shutterstock® images

Couverture et mise en pages: Anne-Marie Berthiaume
Révision: Pierre Chartrand

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA

« Quand je l'ai vu entrer dans la classe, plus jeune que mon père, plus beau que mon plus charmant cousin germain, j'ai compris tout de suite que j'avais un cœur qui pouvait battre à cent milles à l'heure. Je me suis aperçue, ce jour-là, que les hommes n'étaient pas toujours des oncles, des docteurs, des travailleurs, des messieurs ou de vieux curés dominants ! Romain, tu venais de t'approprier mon petit cœur d'écolière de première année. L'amour n'a pas d'âge, disait mon père, follement amoureux de ma mère de dix ans son aînée. Papa avait raison et moi, j'étais déjà amoureuse d'un séduisant vicaire qui sera mien. Je suis patiente autant qu'obstinée. J'attendrai. Juré, craché ! »

Inspirée d'une nouvelle intitulée « La confession », publiée il y a quelques années (*Sous la jupe*, David, 2013), cette histoire rocambolesque permet à Danièle Vallée de revisiter une époque où l'église et le sacerdoce étaient encore au Québec des sujets dont on n'aurait pas osé plaisanter.